

D

Dahir : « Louange à Dieu seul ! Que l'on sache par les présentes puisse Dieu en élever et en fortifier la teneur ! Que Notre Majesté Chérifienne, a décidé ce qui suit...

C'est un exemple de plus de la mystérieuse permanence marocaine sur les siècles. La musique arabo andalouse par exemple est là depuis Ziriad et le IXème siècle, le cheval barbe et sa fantasia perdurent depuis la nuit des conquérants, l'artisanat se poursuit de Moulay Idriss à la Mosquée Hassan II et sur les dahirs qui donnent force au droit du pays, la formule sacramentelle change peu. Ainsi quand le XXème siècle commençait on y lisait :

« Louange à Dieu seul

Grand sceau de Moulay Youssef

A Nos serviteurs intègres, les Gouverneurs et Caïds de Notre Empire Fortuné, ainsi qu'à Nos Sujets.

Que l'on sache par les présentes puisse Dieu Très Haut en illustrer la teneur !

Que Notre Majesté chérifienne A décidé ce qui suit... »

Quand le siècle suivant commençait, on lisait toujours

Louange à Dieu seul !

Que l'on sache par les présentes — puisse Dieu en élever et en fortifier la teneur !

Que Notre Majesté Chérifienne, A décidé ce qui suit : ... »

Le Dahir peut être très audacieux. Ainsi en 1984 c'est un Dahir du Roi Hassan II, pris à la veille de la première venue d'un Pape en terre musulmane, qui donne un statut à l'Eglise Catholique. Elle reçoit le pouvoir d'exercer publiquement et librement sa mission spirituelle et d'assurer ses activités propres, telles que le culte, le magistère, la juridiction interne, la bienfaisance, l'enseignement religieux et l'assistance aux prisonniers catholiques.

Danses avec... Les guerriers

A chacun ses richesses. Si la France a ses fromages, un par jour selon le général de Gaulle, le Maroc a ses danses collectives. Une par tribu, plus les variantes par villages, combinées avec les poésies populaires, déclamées ou chantées, la musique, les costumes, les tambourins, les claquements de mains et les fonctions symboliques qui vont de la danse guerrière à la danse de séduction. Avec toutefois deux grandes danses dominantes, propres aux villages de l'Atlas et aux confins nordiques du Sahara marocain, dans l'aire linguistique tamazigh : *l'Ahidûs* et *l'Ahwâsh*.

L'ahidûs est la danse des tribus du moyen et haut Atlas oriental, dans les nuits tièdes de l'été, au timbre d'un seul instrument, un tambourin, appelé bendîr, fait d'un cercle de bois de 75 cm de diamètre, percé d'un trou pour introduire le pouce de la main gauche, avec une peau de chèvre en couverture. Disposés en un grand cercle, les hommes et les femmes, épaule contre épaule, reproduisent des mains, des pieds et du corps entier, les fluctuations du rythme des percussions, résonnant au diapason des chants qui parlent de religion, d'amour, de beauté, de la défense du territoire, voire de satire sociale.

Venu du fin fond des âges, aux rites d'adoration du soleil et de la terre, peut-être aussi des cultes grecs de Dionysos, *l'ahidûs* met en tableaux chorégraphiques les thèmes de la vie sociale rurale.

L'autre danse, du Haut Atlas et des régions présahariennes, *l'ahwâsh*, est le grand spectacle donné à la tombée de la nuit, avec les improvisations et duels poétiques, les percussions de Ganga, grand tambour africain, associé aux crotales, les flûtes métalliques au registre aigu, les chants individuels et collectifs, les trépignements et les claquements des mains.

Au-delà du divertissement, l'originalité de cette danse est d'être un mode original de traitement des conflits dans la tribu par un duel poétique entre les deux parties.

Mais la mosaïque chorégraphique marocaine ne se réduit pas à ces deux danses collectives, même si les multiples figures tournent partout en final autour de deux thèmes : la virilité et la séduction.

Le premier va donner les danses guerrières de l'oriental ou de la vallée présaharienne du Dr'â, à Zagora, avec sabres, fusils, bâtons, bandoulières de cartouches, voire la présence du cheval.

Dans la deuxième série de danses, on trouve le dialogue amoureux et la sensualité, avec la participation centrale de la femme, aux costumes et bijoux de toutes les richesses. C'est le cas aux confins du Sahara, où les hommes bleus, dans une danse appelée *La Guerda*, entourent la danseuse assise sur les genoux drapée, voilée, ne laissant paraître que les deux mains au henné qui vont accompagner les mouvements langoureux des bras, les vacillements de la tête, yeux fermés, et du buste, sur des rythmes langoureux poursuivis jusqu'à épuisement physique, au milieu des voix gutturales et des chants qui montent en proportion du dénouement qui s'annonce au son obsédant du tambour, *le tbal* .,

Mais c'est par ses danses guerrières que le Maroc a accédé à la renommée culturelle mondiale, en obtenant le classement de l'une d'elles, *le Taskiwîne*, sur la liste de l'UNESCO enregistrant les 429 traditions, arts du spectacle, rituels, savoirs-faire ou expressions vivantes, qui constituent le patrimoine immatériel de l'humanité

Certes, dans la rude région orientale, en frontière de l'Algérie, du col de Taza à la province d'Al Hoceïma, avec Oujda en cœur de pays, il y a des danses viriles aux fusils et gourdins, par exemple la *lâwi*, symbolisant la préparation à la guerre, avec des costumes et des accessoires de cuir rouge qui en disent long. Mais par excellence, la danse guerrière c'est le *Taskiwîne*, avec tout un décor de cornes à poudre, qui ont d'ailleurs donné son nom à la danse, de bandouillères, de coups de feu, de cris et de pas cadencés, sur lesquels les danseurs, portés par des séries de rythmes, à quatre, six, voire dix temps, arpentent la scène en file indienne, ou épaule contre épaule, tournant martialement leur buste et frappant le sol des pieds sur les pulsations de la musique. C'est ce que la « *danse des simulacres* » guerriers, pour reprendre le titre d'un livre de Michel Onfray.

Dans tous ces cas, de Tanger à Marrakech, d'Essaouira à Fès, aux sons des luths, les *guembri*, des tambours, des crotales de fer, actionnés dans chaque main, entre le pouce et l'index, des *ghayta* au bois d'abricotier ou hautbois et parfois de flûtes de roseau, avec tous les rythmes, sous la direction d'un maître, le *M'Allem*, dépositaire du patrimoine

musical, comme il en existe aussi dans les corps de métiers, des centaines de groupes, au vent des étendards et des drapeaux, danses, chantent, bondissent en Gnâwa, déclament de la poésie, et animent toutes les fêtes, de tous les villages, de toutes les régions

Detroit (le) : Un jour du XXIème siècle finissant, un jeune souverain Hassan III inaugurerà le pont transcontinental Hassan II.

*« Sur le détroit de Gibraltar,
il y a un jeune noir...
il embarque sur le bateau
le soleil est encore haut...
Sur le détroit de Gibraltar
vogue, vogue, vers le merveilleux royaume du Maroc.
Sur le détroit de Gibraltar vogue, vogue... »*

C'est 2006, la chanson du rappeur franco-marocain Abdel dal Malik. Quelques siècles avant, sur ce détroit aux milliers d'oiseaux où souffle de l'est le *Levante* des espagnols ou le *Chergui* des marocains et de l'ouest le *Poniente* ou le *Gharbi*, d'autres, dont Boabdil le dernier roi de Grenade, avaient fait la même traversée. Avec d'autres émotions contrastées. Ainsi, comme les Juifs conserveraient dit-on au fond de leur mémoire le souvenir des ancêtres de Babylone, pendant que tout pied noir d'Alger ou d'Oran, ne peut oublier à Montpellier, Nîmes ou Toulon, la vie de l'autre côté, ceux d'Andalousie aussi, réinstallés à Fès, Tétouan ou Tanger, parfois peut être encore avec la grosse clef de la maison quittée à Cordoue ou Grenade, savent bien qu'aux siècles Almoravides, Almohades, et Mérinides aussi, le pays allait des sables du désert aux frontières du Comté de Barcelone et de l'Aragon.

Dans ces conditions historiques impériales, le détroit n'était alors qu'un bras de mer intérieur à l'empire chérifien, qui se traversait le plus naturellement, comme aujourd'hui en juillet des milliers de RME vont d'Algésiras à Tanger, la BMW chargée, comme au temps des caravanes, de tout ce qui sera installée dans la maison construite pour les vieux jours à El Jadida ou Settat. Le sultan conquérant Ibn Tachfin, dans sa vie centenaire, a lui-même fait la traversée quatre fois avec ses 25000 cavaliers.

Comment alors le détroit ne serait-il pas le lieu d'une nostalgie enfouie, comme une espèce de ligne bleue des Vosges marocaine, où peut être les nuits d'été, depuis Tanger, comme en 1954 le peuple voyait sur la lune éclairée la silhouette du sultan exilé à Madagascar, l'imagination peut voir très loin, jusqu'à la Sierra Morena, aux bords du Guadalquivir, le serpent lumineux des milliers de flambeaux éclairant les huit kilomètres de la route magique reliant Cordoue à la palatine Médina al Zarhat, la Versailles Omeyyades voulue par le calife Abd al-Rahmân III pour sa capitale.

Abdellatif Laâbi dit bien cette nostalgie autour du détroit, dans ses « *méditations à Grenade* », celle-ci d'ailleurs présentée encore aujourd'hui comme « occupée par les reîtres insolents ». Il écrit à une Eva Forest, emprisonnée en 1974 à Madrid :

*« Tu avais ton Espagne au cœur
moi mon pays dans les yeux*

*et quand nous nous sommes quittés
au carrefour des soleils fraternels
chacun de nous a emporté
dans son cœur et ses yeux
le long message de tendresse et d'alliance
que nous avions attendu
avec impatience
de chaque côté du Déroit » ...*

Déroit d'ailleurs avec un « D » majuscule qui dit sa majesté, un et unique, « Le » Déroit.

Cette nostalgie de l'unité des deux rives a failli d'ailleurs quitter le rêve centenaire, depuis le projet de l'ingénieur Laurent de Villedemil en 1869, et se réaliser. Forcément ce ne pouvait être qu'avec le souverain Hassan II. Quand on est le roi de la Marche verte et de la candidature du Maroc à l'union européenne, quelques kms de mer, entre *Malabata*, à côté de Tanger et Punta Paloma à Cadix, n'arrêtent pas ce cavalier qui écrivait de l'histoire aux marques des sabots de ses visions martelant les réalités pour les façonner.

C'est le rêve de 1979 du tunnel sous le Déroit, entre le Maroc et l'Espagne. Un accord signé par les deux rois, Hassan II et Juan Carlos 1er, avant des accords techniques avec le chef du gouvernement espagnol de l'époque, Adolfo Suarez, lui donne corps. Un tunnel ferroviaire de 28 km reliant les deux rives en 30 minutes est entamé. Six cents mètres creusés à Cadix et 200 mètres à Malabata, sous l'eau. La géologie de millions d'années dresse un obstacle. L'idée d'un pont voit alors le jour. Un ingénieur Giovanni le porte et on sent, comme pour la conquête de Mars que le XXIème siècle ne s'achèvera pas, sans qu'un jour le jeune Hassan III n'inaugure le pont Hassan II enjambant l'histoire et le Déroit.

Djebel Irhoud, près de Marrakech : Berceau marocain de l'empire des sapiens ...

C'était le matin du 19 juillet 2001. Au cœur du désert tchadien de Djoura. L'équipe des paléontologues de Michel Brunet tombe sur deux rangées de dents, puis un crâne fossilisé complet. Toumaï, « « l'espoir de vie » en langage goran, revient à la lumière. Il a 7 millions d'années et c'est le plus vieil ancêtre préhumain connu. Même *Lucy*, la jeune *Australopithecus afarensis*, que le talent de conteur de Yves Coppens, son découvreur de 1974 dans le Hadar d'Ethiopie, présentera comme la petite Maralyn Monroe de la paléontoanthropologie, grand mère de tous les hominines, n'a que 3, 2 millions d'années.

Avec ses congénères elle a commencé à parcourir l'Afrique orientale et ses descendants, *Homo habilis*, sortent même du continent, il y a deux millions d'années. Parallèlement apparaissent aussi en Afrique les *Homo erectus* qui inventent le feu, arrivent en marchant jusqu'en Malaisie et se diversifient entre – 800 000 et – 500 000 années en *Néandertaliens*, occupant toute l'Euro-Asie, de Brest à Vlasivistock, et en *Homo Sapiens*, présents sur toute l'Afrique, du cap Spartel au Cap sud africain. C'est nous. Et c'est nous, *Homo sapiens*, dont Jean Jacques Hublin, le paléo-anthropologue du Max Planck Institut de Leipzig et Abdelouahed Ben Nacer, de l'Institut d'archéologie de Rabat, vont découvrir cinq squelettes dans une carrière, entre Marrakech et l'Océan, au Djebel Irhoud. Les cinq ancêtres de l'homme moderne.

Cette magnifique découverte, c'est le Big Bang de l'humanité, après le Big Bang d'il y a

13,7 milliards d'années, date théorique de la formation de l'univers, où l'effondrement sur lui-même d'un nuage de gaz, avait formé, il y a 4,56 milliards d'années, dans un recoin de cet univers, notre système solaire, et il y a 4,53 milliards d'années notre terre.

Au Djebel Irhoud , pour le meilleur et souvent le pire , nous entrons , nous *homo sapiens* ,sur la scène de l'immense aventure du vivant , commencée vers 3,8 milliards d'années avec les *procaryotes*, organismes à une seule cellule sans noyau, dont les algues bleues ou cyanobactéries sont les illustrations.

De là, depuis notre départ du Maroc, organisés en tribus, nous arrivons au Proche Orient , à Qafzeh en Israël , à - 110 000 ans , pour commencer *l'empire des sapiens* qui depuis 45 000 ans occupe la terre entière. La paléogénétique , avec l' ADN nucléaire, l'ADNmt ou mitochondrial, transmis uniquement par les femmes, et le chromosome Y, qui ne passe que par les hommes, suit à la trace génétique la fantastique colonisation de la planète que nous avons effectuée ainsi , en marchant des millénaires durant .

De l'ADNmt , dit de type L3, se rencontre en Afrique de l'est et donne deux types ou halotypes dits N et M.

Depuis l' Afrique, les sapiens de type N prennent le chemin terrestre vers le nord, puis le Proche Orient où ils buttent sur les néandertaliens, --- arrivés eux aussi jusque là , d'Europe ou de Sibérie --, avant de poursuivre vers l' Inde et la Chine .

Les sapiens de type M traversent , eux, la péninsule arabique ,passent en Inde, en Indonésie et delà , à - 50 000 en Australie. Ils ont donc été capable de construire des radeaux. Comme on trouve les traces sapiens au sud de l' Espagne , à - 45 000 ans, ils ont donc du traverser aussi le détroit de gibraltar comme de premiers SRE , sapiens réidents à l'étranger , en ancêtres lointains des MRE, -marocains réidents à l'étranger---, d'aujourd'hui ...

En tout cas, partis du Djebel Irhoud, *sapiens* arrive massivement en Europe il y a 40 000 ans , où nous rencontrons un autre *Homo* , l'homme de Neandertal que nous éliminons, ----après lui avoir emprunté d'ailleurs par croisement 2% de son patrimoine génétique,---- alors qu'il est là pourtant depuis des millénaires, qu'il est plus grand, que nous plus massif et avec un cerveau plus volumineux .

Installés ainsi en Europe, au Moyen Orient et en Asie, après y avoir inventé les silex bifaces, les arcs, la poterie, le bronze , le fer , il y a 14 000 ans , au nord est de l'actuelle Jordanie , nous broyons des céréales sauvages , ancêtres de l'orge et de l'avoine , nous les tamisons , les malaxons et les cuisons . Nous venons d'inventer les premières galettes de pain. encore 4000 ans de plus et , entre -9000 et- 6000 ans , nous inventons, au Proche Orient , autour du fleuve jaune aussi en Chine, dans les Andes, au Mexique ou encore en Nouvelle Guinée, la domestication des plantes, dont

le blé en Mésopotamie , le millet en Chine et la domestication des animaux pour l'élevage. C'est le Néolithique et le grand basculement de *sapiens* .

Alors en effet que depuis 290 000 ans nous n'avions cessé de marcher depuis notre site de départ du côté de Marrakech, là, pour cultiver les plantes domestiquées et surveiller les troupeaux d'animaux tout autant domestiqués, nous cessons d'être nomades pour nous sédentariser. Avec des villes, à Jéricho, dans la vallée du Jourdain, à Uruk, en Mésopotamie, entre le Tigre et l' Euphrate, vers _ 5000 ou en Egypte, à Memphis , en _ 4000.

En ces lieux et en quelques autres endroits plus tard, comme la Chine du nord, *Homo sapiens* nous allons tout inventer : la révolution agricole de ce néolithique, la famille, l'écriture, les nombres, et surtout, vers -3500 ans, à la fois les dieux, dont Védas indiens , Noun ou Enlil sumérien, et ...l'impôt.

Notre histoire fiscale en effet a commencé avec les premiers silos et les premiers troupeaux lorsque *sapiens* nous nous sommes sédentarisés. En ces débuts du néolithique, l'environnement comportait dorénavant des troupeaux parqués et de la nourriture stockée. Alors les sapiens qui continuaient à être encore nomades chasseurs sont devenus naturellement « nomades pillleurs ».

Ce qui a entraîné en face, chez nos ancêtres cultivateurs et éleveurs sédentaires, moins combattifs, mais plus imaginatifs, une double réaction d'adaptation pour survivre.

D'abord à être pillés, certains n'ont pas résisté et ont spontanément donné leurs biens, leurs bêtes, amenant les chasseurs prédateurs à comprendre très vite qu'ils avaient intérêt à venir régulièrement « cueillir » , plutôt qu'en une seule fois tout piller et anéantir. L'exemple parfait sera fourni bien plus tard par le *Danegeld* ou tribut aux danois , l'impôt perçu durant deux siècles sur les villes , les monastères , les comtés, en Angleterre, en Bretagne et en tous leurs lieux d'invasion , par les pillleurs Vikings menant ,à partir du IXème siècle, des campagnes régulières de prédatons, des bijoux, des monnaies, des objets , de tous les biens de paiement en nature..

Cette adaptation par les nomades, de la cueillette classique, va être le début de la plus fantastique invention de l'homme moderne depuis la domestication du feu il y a 400 000 ans

Empiriquement en effet nos ancêtres sapiens pillleurs ont inventé là non seulement le *tribut* romain, le *Danegeld* des vikings, la « *Djizia-capitation* » ou le « Kharâdj-foncier » des conquérants musulmans , c'est à dire rien moins que les premières formes de l'impôt, mais plus profondément le saut anthropologique exceptionnel dans l'histoire du vivant : l'auto-domestication, que Michel Foucault appellera le « dressage » ou que Th Adorno et Max Horkheimer de l'école de Francfort désigneront par « la

contrainte de soi » .

Notre espèce , *Homo sapiens* , obtenait là que des hommes de son groupe , qui l'acceptaient en plus, se résignent à travailler pour d'autres hommes et à leur donner leurs biens produits par ce travail. Ce faisant, à la domestication des troupeaux d'animaux , bovins, ovins, caprins , s'ajoutait l'auto domestication de la population des *Homos* sédentarisés contraints de s'amputer régulièrement de leurs biens, pour les donner à une poignée d'*homos* prédateurs , premiers percepteurs , qui l'exigeaient par la violence. En frappant . Parce que si un peu plus tard on va « *frapper ou battre monnaie* », on a commencé ainsi, dans l'évolution sociale, par « *frapper fiscalité* ». Ce que le mot arabe pour l'impôt, *Al Dariba*, dit d'ailleurs parfaitement. L'impôt en effet appelé *Dariba* vient du mot *Darabah* qui veut dire précisément frapper.

L'impôt tombe sur corps comme un coup donné par le maître. D'où le nom du contribuable en arabe, le *Moukalaf*, mot dérivé de *kalaf al wajh*, nom de la maladie qui affecte la peau du visage devenu pâle. Le contribuable c'est celui qui devient pâle sous les coups de *Daribah* , l'impôt qui le frappe pour lui prendre par la violence son argent *Dafiâ*. Le contribuable est ainsi aussi le payeur de l'argent de l'impôt, *Dafia al daribah*

En parallèle et en complément, d'autres de nos ancêtres sédentaires cultivateurs, ont résisté ; se sont organisés ; ont spécialisé des guerriers et se sont donnés des chefs. Qui ont demandé à être équipés et à être entretenus pour assurer la protection. Ce qui a enclenché, en complément, une deuxième forme de versement des sédentaires, qui ont payé cette fois le tribut non pas en vaincu, mais pour éviter d'être vaincu. C'est à dire au nom de la guerre à faire. C'est alors l'impôt payé en prime d'assurance, qui s'ajoute à l'impôt payé pour dissuader de la violence.

Dans les deux cas, aménager le pillage des chasseurs prédateurs ou y résister, les sapiens sédentaires ont choisi de payer, inventant ce faisant, au confluent de ses deux comportements, à la fois la soumission et la résistance, l'impôt et l'auto domestication qui le permet .

C'est là au fond la source du mystère anthropologique de la « servitude volontaire » de l'homme sur lequel le jeune La Boétie s'est interrogé des siècles après. Comment se fait il que depuis plus de 5000 ans une poignée d'entre nous , en tous pays, arrivent à faire travailler pour eux des millions d'autres hommes?

L'explication est simple. Des millénaires de tribut, de corvée, de dîme , de gabelle , en tous lieux et sous tous les cieux , des empires mongols aux empires musulmans ou autres et autant de répression dans les prélèvements , avec des milliers de révoltes écrasées en *harkas* , prisons , galères , exécutions, crucifixions , ont amené tout simplement , sur les 5500 ans de la fiscalité formellement organisée , une sélection naturelle chez l' *Homo contribuable* . Ceux qui portaient des gènes d'agressivité, de combativité, de non socialisation fiscale ou de non soumission, les « *bled*

sibaiens », se sont vus peu à peu marginalisés, éliminés, empêchés de transmettre ce génotype. Statistiquement se sont trouvés alors sélectionnés les soumis, au profil génétique compatible avec la socialisation et la normalisation de la « civilisation du « bled Magzen , des (bonnes) mœurs »... fiscales que décriront bien plus tard Michel Foucault et le sociologue allemand Norbert Elias.

«Et voilà pourquoi votre fille (fiscale) est muette »... .Génétiquement nous avons été façonnés et sélectionnés, pour payer sans rechigner l'impôt qui a découlé mécaniquement de l'existence des silos et des troupeaux. Parce qu'aussi vrai que la présence de nourriture attire les rongeurs, les réserves alimentaires des sédentaires ont fait venir les percepteurs « imposteurs.

Entre – 5000 ans et – 3000 ans, c'est à dire entre les premiers villages agraires vivant de récoltes et les mini Etats fortifiés et territorialisés, cette chaîne qui a conduit des céréales aux premiers Etats et aux premiers impôts a été bien établie et analysée.

Les céréales, blé, orge, millet, riz, font, en Mésopotamie, en Egypte, dans la vallée de l'Indus ou du fleuve jaune, les premiers Etats qui font les premiers impôts.

L'impôt est né au point de rencontre de nos anciens ancêtres nomades prédateurs et des premiers sédentaires agriculteurs. Après, très vite, ce pur rapport de force et cette institution fiscale née de la violence à l'état brut, se sont domestiqués et civilisés en s'habillant de justifications d'abord religieuses , puis politiques et juridiques. On a versé l'impôt pour le temple, dans la Bible et à Bali encore aujourd'hui ; on a versé l'impôt *Molk*, sacrifice pour le Dieu *Baal—Hammon*, à Carthage, la *dîme* à l' Eglise , et même le *Kirchensteuer* en Allemagne duXXI ème siècle ou on verse la *Zakat* depuis le Coran.

Tout cela , toute ces époustouffantes inventions , parce qu'il y a 300 000 ans, au Djebel Irhoud , quelques centaines de *sapiens*, sans visas et sans papiers , se sont mis à marcher ...

Maintenant qu'une nouvelle espèce d'hominides vient d'apparaître, les *homos digitaliens* ou *homo Googelien*, que va t il advenir de nous, descendants de ces premiers marcheurs marocains ? Allons nous être de nouveaux néandertaliens éliminés à notre tour par ces post hominides *de l'empire numérique* ...?

Voir : Uruk

Djellaba : uni sexe, uni classe, intangible mais évolutif, le costume national

Blanche jusqu'à sa majesté Hassan II, place de la Concorde sur la tribune du 14 juillet 1999, regardant sa garde royale rouge, plus ancienne unité du monde, défiler au son de la Marche verte ; jaune en bandeaux verticaux depuis sa Majesté Mohammed VI, et même rose pour

madame Benkirane à la maison Blanche à côté du complet veston du président « Obama–Armani » et de son épouse, avec son habituel style Serena Williams « Wimbledon Roland Garros », c'est la djellaba, plus que le costume national du Maroc, son deuxième drapeau .

Pour l'été, pour l'hiver, pour les gens du Makhzen, les chorfas, ou les mamas et les grands-mères qui triment encore pour élever leurs enfants, la Djellaba c'est le Maroc, comme le jean c'est la conquête de l'ouest et le boubou l'Afrique du lingala et du swahili. La Chine a abandonné la vareuse à col Mao de Chou en lai, la France en fermant l'ENA ferme la fabrique des flanelles gris foncé, mais comme la City qui n'a pas touché à son costume à rayures tennis, le Maroc reste droit dans sa Djellaba.

Dirham, Rial, Hassani, Azizi, en or et en argent, carrée et ronde : la monnaie comme la musique... dans la tradition

Le dirham, venu de la drachme grecque, c'est comme le nouveau franc du général de Gaulle en 1958. Il suffisait d'ajouter deux zéros et on retombait sur ses pattes en anciens francs. Eh bien c'est pareil pour le dirham. Il suffit d'enlever un zéro et on est en euros. Avec même le billet de 20 dirhams en bleu, comme un frère jumeau de celui en euros.

Mais évidemment, comme pour le franc, avec celui de germinal, de Napoléon ou de Poincaré, avec le dirham les choses peuvent se compliquer. Par exemple sous les almoravides, au XI^{ème} siècle, après les dirhams des Idrissides, on compte en dinar, au nom de Abu Bakr Ibn Umar gravé sur l'or et frappé à Noul Lamta, la ville proche de Guelmin, fondée au VIII^{ème} siècle célèbre pour ces pièces précisément, comme pour ses boucliers en peau d'oryx.

Pour autant on frappe aussi des dirhams, dont le célèbre *al mudjawhar*, c'est à dire mot à mot le dirham serti de diamants.

Les Saadiens du géant d'Ahmed El Mansour continuèrent à frapper, au XVI^{ème}, du dinar d'or. Lorsque Moulay Rachid fonde la dynastie Alaouite, le 23 mai 1669 il fait changer la monnaie pour en purifier l'aloï. Sont alors frappés des dirhams et des dinars irréprochables où l'on écrit sur l'une des faces « *Allah est notre Dieu et ar Rashid note iman* ». Sur l'autre face étaient inscrits le lieu et la date de la frappe.

Avec Sidi Mohammed ben Abdallah ou Mohammed III, le sultan qui le premier a reconnu la toute nouvelle république de Washington, la présence d'importants gisements d'argent dans la région d'Essaouira, ainsi que la venue massive de juifs appelés par les sultans pour occuper des postes importants au sein du Trésor marocain, contribuèrent à la création d'ateliers de frappe de monnaie dans la ville, tenus par des artisans juifs. La rosette de Mogador à six pétales et le sceau de Salomon figuraient parmi les motifs gravés sur ces pièces. Sur les monnaies de Idriss II, en 807, on trouvait aussi, sous l'inscription « *il n'y a de divinité que Dieu seul* », la lettre hébraïque *shin* en forme de W, sans que l'on sache sa raison.

Le système monétaire de législation musulmane repose sur le poids d'un certain nombre de grains d'orge de grosseur moyenne. Comme les anglais, eux pour les longueurs, avaient les grains de pavots ou *poppypeed*, mais aussi le grain d'orge ou *Barleycorn*, soit de l'ordre de 8 millimètres.

Par exemple, soixante-douze grains d'orge donnent le poids d'un dinar d'or, pendant que cinquante grains donnent le poids du dirham d'argent frappé en abondance par tous les sultans et spécialement Moulay Rachid et Moulay Slimane fin XVIIIème.

Il est vrai que pareil au roi français Philippe le Bel, les sultans n'ont toujours pas résisté à la tentation de rogner. Le dirham qui aurait dû présenter ainsi un poids de 50 grains d'orge, c'est à 2, 25 gr d'argent, pouvait descendre à un poids effectif de 1, 5 grammes sinon moins. On parlait alors, pour ce dirham amaigri de *dirham sultanien*, jusqu'à ce que le sultan Moulay Hassan, célèbre pour son gouvernement à cheval, constamment en tournée, fit pour la première fois frapper ses monnaies en Europe le 12 mai 1881. Pour vingt millions de francs français d'alors il fit frapper le dirham légal de toujours, celui de Moulay Ismaël le contemporain de Louis XIV, de Al Mansour, du temps de Henri IV et bien au-delà dans l'histoire.

A la succession difficile de Moulay Hassan et préemptée par le chambellan intrigant Bâ Hmad, le jeune sultan Moulay Abdelaziz commence par faire frapper à Paris une monnaie semblable à la monnaie « *hassani* » précédente. Mais cette monnaie « *azizi* » avait le défaut que sa pièce d'argent d'un *rial* correspondant au *douro* espagnol et à la pièce de 5 frs française, pesait 29 grammes d'argent, alors que les équivalents européens ne pesaient que 25 grammes.

Ce qui devait arriver est arrivé. La célébrissime loi monétaire de *Gresham*, selon laquelle la mauvaise monnaie chasse la bonne, fit disparaître de la circulation le rial *azizi*, acheté avec des douros et des francs.

Aussi, il y eut en 1901 un *azizi* nouveau frappé à Paris, Londres et Berlin, revenant au dirham de 2, 5 grammes qui ramenait la pièce de 10 dirhams à 25 grammes comme les similaires européennes.

S'ajoutaient des pièces en bronze, les *soldis*, reproduisant les « sous » européens.

Dans les oasis, longtemps on a compté avec du *metkal* d'or pesant 4,50 gr. de poudre d'or. Ce *metkal* étant un petit poids de cuivre servant à peser, avec de petites balances.

De façon générale d'ailleurs, faute d'instruments de mesure des poids, des charges, par exemple celle sur les chameaux, de volumes, notamment pour les eaux d'irrigation, l'histoire « pré métrique » marocaine des poids et mesures a eu quelque chose de britannique et de poésie de Mallarmé avec les [pouce](#), [pied](#), mile, yard ou [perche](#).

Dynasties et équation politique marocaine : (I) + (A 3) + (M, W, S) = Maroc

De Moulay Idris à Mohammed VI, sur treize siècles, six dynasties se sont succédées au Maroc ou six dynasties et demi si l'on compte les Wattassides « berbères » qui règnent un demi-siècle, de 1472 à 1554, sur un royaume de Fès, entre les deux dynasties Mérinide et Saadienne.

Tout commence, on le sait, avec un proscrit devant fuir la Bagdad du calife Abbasside, accompagné d'un serviteur Rachid. Il s'appelle Idris, fils d'Abdallah, petit fils de Hassan II, lui-même fils de Hassan, qui était fils du mariage de Fatima et de Ali, qui se rattachait par son père, Abou Taleb, oncle du prophète, au fondateur de l'Islam.

Dès lors, lorsque trente ans après la fondation dans le grand sud de la ville et du royaume de Sijilmasa, Idriss arrive en 788 à Volubilis, chef-lieu des montagnes du Zerhoun, il lui suffit de se faire connaître par la tribu des Aouraba pour être reconnu iman de plusieurs tribus. Le Calife de Bagdad ne peut accepter et envoie en 798 un médecin l'empoisonner, à la russe ou à la bulgare, avec un parfum. L'Iman sacré Moulay Idriss est alors enterré à une lieue de Volubilis, sur un rocher, avec la ville romaine, encore presque intacte, endormie à ses pieds. Mais rien n'est joué, puisque sa concubine, la berbère Khamza va lui donner un successeur. Ce sera Idriss II. Lorsqu'il atteint onze ans, l'âge de sa majorité, les chefs Aouraba et des autres tribus lui prêtent serment d'allégeance. On est en 803. Charlemagne est empereur d'occident.

Idriss II, qui a 12 ans savait la sunna, la grammaire, les sentences arabes, l'administration et même la répartition des impôts, accueille des sages malékites, des jurisconsultes, des lettrés arabes et organise son maghzen sur le modèle de Cordoue, avec une garde d'honneur de 500 cavaliers arabes.

Il se cherche une capitale pour son nouveau royaume. En 808 il repère un lieu, à l'extrémité orientale des contreforts du Zerhoun, là où coule un oued Sebou qui mène au Moyen Atlas. La riche plaine du Saïs proche permet de ravitailler des marchés et un oued Fès fournit de l'eau à volonté. Idriss II arrête son choix et fonde une ville. Ce sera Fès qu'il peuple d'habitants amenés en masse de Kairouan, de l'actuelle Tunisie, pour affinités religieuses et arabes. Il les installe sur la rive droite de l'oued, qui prend ainsi leur nom, la « rive des kairouanais », la karouyyine, où une riche aristocrate de Kairouan, Fatima el Fihriya, fondera en 859, une [mosquée appelée là encore la Quaraouiyine](#).

En même temps, d'un faubourg de Cordoue, en Andalousie, arrive une série d'émigrés. Ils s'installent rive gauche de l'oued et lui donne leur nom, quartier des Andalous, tout comme ils amènent avec eux l'art des cuirs de Cordoue.

A partir de là, le Maroc rentre dans l'histoire des nations. Avec un Etat, une capitale et une dynastie : les Idrissides.

Six autres vont suivre jusqu'en 2020. : les Almoravides sur presque un siècle jusqu'en 1149 ; les Almohades sur 120 ans, jusqu'en 1269 ; les Mérinides, sur plus de trois siècles, quand des Zénètes comme eux, les Wattassides les remplacent au début du XVIème siècle, avant qu'une réaction nationale, fasse à l'occupation des côtes par les portugais ne les chasse, avec le soutien des confréries. Une dynastie dite des Saadiens s'installe pour plus d'un siècle, quand Henri IV et Louis XIII règnent en France.

Avec le siècle de Louis XIV arrive du sud du Maroc, Moulay Rachid en 1664 et surtout son frère Moulay Ismaïl en 1672. Trois cent cinquante-six ans après, cette septième dynastie, les Alouites, est toujours là, avec le Roi Mohammed VI.

D'où l'équation politique dynastique marocaine :

(I) + (A 3) + (M, W, S) = Maroc

Voir : Almoravides, Almohades ; Fès ; Qarouyyine ;

Drapeau : Des Almoravides à Moulay Youssef, cinq branches et un pentagone

Tout comme la France, bien avant son drapeau tricolore ou même le drapeau aux fleurs de lys, pour lequel le comte de Chambord avait refusé le rétablissement de la royauté, a eu nombre de bannières, à commencer par l'oriflamme rouge de Saint Denis, le Maroc a compté rien moins que dix-sept pavillons de dynasties, de cités maritimes ou de corsaires écumeurs de la Méditerranée voire de l'Atlantique, avant son drapeau d'aujourd'hui.

Sous le Prophète et les Califes Rachidines, les bannières n'étaient, comme partout ailleurs, que des signes de reconnaissance militaire. Ce sont les Omeyyades qui commencent à annoncer le drapeau au sens moderne, avec des bannières blanches, alors que les Abbassides adoptent le noir et les Fatimides le vert, comme les Rachidines, pendant que le rouge était la couleur des chérifs de la Mecque.

En Espagne, les émirs des Taïfas, plus ou moins indépendantes, eurent évidemment leurs propres étendards, de couleur variée, mais ornés en général soit de signes astrologiques, soit déjà de versets du Coran.

C'est le 15 novembre 1915, au moment où est composé l'hymne national marocain fortement inspiré de la musique de l'orchestre des « cinquante-cinq », que le sultan Moulay Youssef signe le dahir historique qui crée le drapeau marocain actuel en mettant au centre du pavillon existant jusqu'alors le sceau de Salomon à cinq branches et non plus six, de la couleur verte préférée du prophète :

« En raison du développement qu'a connu notre royaume chérifien, eu égard au rayonnement qu'il a désormais dans l'objectif de lui donner un symbole qui le distingue des autres nations et pour qu'il n'y ait point de confusion entre les drapeaux créés par nos ancêtres et d'autres pavillons, notamment ceux usités dans la marine,

Article unique-- Nous avons décidé de distinguer notre bannière en l'ornant au centre d'un sceau de Salomon à cinq branches, de couleur verte. Dieu conduise cet emblème dans les voies de la prospérité et de la gloire, présentement et dans le futur. Salut ! »

Salomon et David étant tous les deux des prophètes sacrés chez les juifs comme chez les musulmans, s'explique l'étoile à six, huit et ici à cinq branches, apposées sur les bannières marocaines.

L'anneau de Salomon, *khatem Sidna Solimane*, anneau magique qui donnait au Roi Salomon, *Sulayman* dans la version islam, le pouvoir de commander les démons, *shaytan* et les génies, *jinn*, se reproduit d'ailleurs partout dans les maisons, les mosquées, aux plafonds, dans les arabesques, les candélabres suspendus et des motifs de tapis.

La légende du Prophète Salomon ayant toujours émerveillé les imaginations et sa sagesse étant fort grande, on peut comprendre que le Sultan Moulay Youssef ait choisi cet emblème du Roi Salomon.

Ce choix en dit long d'ailleurs sur le Maroc. Alors en effet que le croissant orne la majorité des pavillons des pays arabo-musulmans, en raison de la liaison étroite qui existe entre calendrier lunaire et pratique religieuse musulmane, si le Maroc ne l'a pas choisi c'est qu'il est le symbole de l'empire Ottoman. Or Le Maroc n'est pas l'Algérie, la

Tunisie ou l’Egypte, provinces Turque. Son histoire est celle de la non soumission. Son étendard ne pouvait dès lors s’aligner sur un autre.

Accessoirement, ce sceau de Salomon ou David peut venir confirmer la composante culturelle hébraïque du Royaume dont parle le préambule de sa constitution. Les premiers juifs seraient arrivés, selon le Talmud, dès l’an 588 avant JC, fuyant, sur des navires phéniciens, les persécutions de Nabuchodonosor, pour se réfugier dans les tribus berbères de la montagne, comme le rapportait Ibn Khaldoun et aujourd’hui l’Encyclopédie de l’Islam.